

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Lane, Gilles, *L'urgence du présent* (Essai sur la culture et la contre-culture), Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1973, 207 p.

par Jacques Benjamin

*Études internationales*, vol. 6, n° 1, 1975, p. 122-123.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/700524ar>

DOI: 10.7202/700524ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

été plutôt trahi. Il a été trahi par les pseudo-socialistes, par les « jaouessistes », par les « guesdistes » et surtout par les radicaux qui ont procédé à l'aviilissement de la France. Mais Péguy n'a pas trahi. Même s'il est resté seul, il n'a pas eu peur de dire la vérité et surtout de dénoncer les traîtres qui n'ont fait que dénaturer le vrai visage du socialisme. Les aspirations ouvrières qui ont été réalisées, sont dues, non pas à ces hommes de parti qui ne se sont jamais occupés de la classe ouvrière, sinon pour l'exploiter, mais plutôt à la lutte menée contre les patrons et l'État, utilisant même l'arme ultime dont elle disposait, c'est-à-dire la grève. Les ouvriers ont été déçus par ces politiciens qui, quoique appartenant à des partis différents, agissent tous de la même façon.

Aussi le syndicalisme qui doit défendre les intérêts des ouvriers, doit être avant tout « une école de liberté ». L'ouvrier doit se fier à lui-même et non pas aux autres. Ainsi, il pourrait contribuer à l'avènement du fédéralisme qui est le seul régime qui permet de créer une « société à la taille de l'homme ».

La faillite du socialisme ne s'explique pas uniquement par le marxisme. Au point de vue politique, c'est l'échec le plus complet avec le système des partis ; au point de vue économique, c'est encore l'échec avec les nationalisations et le dirigisme qui sont loin de résoudre les problèmes posés. Il en est de même au point de vue social tandis qu'actuellement, le socialisme est encore absent de la lutte qui doit aboutir au mouvement fédératif européen.

Pourquoi le fédéralisme ? Parce qu'il a une vocation libertaine. C'est une synthèse de l'anarchie et du socialisme, tout en rejetant le côté « dissolvant » de l'anarchie ainsi que l'aspect « autocratique » du socialisme. Les nombreux aspects positifs du fédéralisme lui permettraient de promouvoir la vraie révolution afin d'instaurer un ordre nouveau « plus libre, plus juste et plus humain ». (propos).

Enfin, l'auteur n'a pas manqué de souligner l'attitude négative de tous ceux qui, en voulant « refaire la France », n'ont agi que dans le sens contraire, c'est-à-dire les radicaux, les modérés, les socialistes, le Front populaire et même l'Action française. Heureusement, il reste un petit groupe qui résiste et qui, à l'instar de Péguy, veut continuer la lutte afin de sauver la France.

On peut ne pas être d'accord avec les idées avancées par l'auteur. Cependant, il faut rendre hommage à Alexandre Marc d'avoir su défendre avec force, sa pensée tout en l'étayant par une analyse minutieuse.

Jean ANGRAND

*Science politique,*  
*Université de Montréal*

LANE, Gilles, *L'urgence du présent* (Essai sur la culture et la contre-culture), Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1973, 207p.

Le titre de ce petit volume, peut-être parce qu'il rappelle celui de Pierre Vallières, laisse croire à un essai engagé. Surtout que le sous-titre décrit l'ouvrage comme un essai sur la culture et la contre-culture. L'auteur, lui, a publié quatre ouvrages en cinq ans sur la philosophie de la nature, la philosophie des sciences et un *Essai sur la recherche de l'objectivité*. L'idée première se concrétise, il s'agit bien ici d'une œuvre engagée, mais rédigée par un philosophe. Il ne faut donc pas s'attendre à des analyses de situations socio-économiques bien incarnées dans tel pays à telle date. Non, les seules références de ce type indiquent « qu'on m'accordera sans doute que les jeunes d'aujourd'hui offrent un spectacle souvent navrant... » (p. 166). Comme l'écrit l'auteur, « je n'ai pas fait d'enquête sociologique. J'ai essayé de discerner quelle conception de l'ensemble du réel semblait inspirer la plupart des interventions culturelles d'aujourd'hui » (avant-

De la distinction entre nature et culture, l'auteur retient que, de nos jours, ce n'est plus nécessairement le culturel qui est « salubre » et le naturel « nocif ». Si un tel dualisme doit être maintenu, écrit-il, il faut réserver le terme de culture à tout ce qui provient de la seule conscience librement agissante de l'homme. Trois courants caractérisent les préoccupations contemporaines les plus importantes, trois courants qui appartiennent à la contre-culture et qui perçoivent la culture comme « éminemment restrictive, accablante, ou au moins ennuyante », comme « subjective et manquant de rigueur », et comme porteuse d'inégalités sociales, d'autoritarisme, et de hiérarchisation.

Les diagnostics connus comportent, tous trois, une certaine libération de l'homme. L'auteur ne s'en montre cependant pas satisfait. Selon Marcuse d'abord, il faut s'en prendre à l'unidimensionnalité de la culture actuelle. L'auteur croit au contraire que ce courant s'en prend à toute culture, s'oppose à toute intervention humaine « qui se proposerait de faire autre chose que de permettre aux grandes forces vitales, affectives de l'homme de surgir librement, abondamment, bénéfiquement ». Le second courant, celui de Freud, émet la croyance que la liberté de l'homme ne saurait provenir de la culture qui, au contraire, lui impose des restrictions ; les restrictions culturelles sont pourtant nécessaires pour défendre certains individus contre d'autres individus physiquement plus forts. Pour sa part, Gilles Lane croit plutôt qu'on peut concevoir une réglementation particulière des rapports sociaux, une « culture qui serait défensive des intérêts individuels mais qui n'obligerait personne à renoncer par le fait même aux poussées dont il voudrait la libération » (p. 53). Les structuralistes, enfin, font porter leur travail sur les structures socio-économiques et culturelles, ces structures pouvant provoquer l'émergence du bien-être de la société. L'auteur intitule ce chapitre « L'illusion structurale » : selon lui, il faut plutôt cul-

tiver et promouvoir un certain nombre d'attitudes par l'éducation, « une éducation du présent ».

C'est la thèse principale de l'auteur. Les efforts qui visent les seules structures (sociales et psychiques) paraissent peu rentables. « Ce qu'il faudrait pour remédier aux malaises contemporains, c'est une plus grande familiarité collective avec le hasard de l'histoire » (p. 207), et l'auteur formule en ce sens un certain nombre de recommandations en ce qui a trait à l'éducation : l'école du présent offre une éducation à la vie, non l'apprentissage d'un métier, une école que l'on fréquente jusqu'à l'âge de 14-15 ans où « l'éducateur essaye d'intéresser les jeunes à l'acquisition de connaissances dans un certain nombre de domaines plus socialement utiles. Il s'agit surtout de la langue, de la littérature, et des mathématiques » (p. 188).

Pour le politicologue, l'intérêt de cet ouvrage provient de la critique que celui-ci formule à l'égard de la dichotomie des « optimistes » (Rousseau, Marx) et des « pessimistes » (Freud), les premiers croyant à la bonté de l'homme et à la possibilité naturelle d'appliquer des concepts tels que la démocratie participationniste et l'égalité devant la loi, les seconds croyant que l'État doit imposer des contraintes à l'homme fondamentalement mauvais. Gilles Lane propose au contraire de s'arrêter à « la seule chose que, comme collectivité, nous avons en commun : nos espoirs de salut ».

Jacques BENJAMIN

*Science politique,  
Université de Montréal*

KAHN, Herman and BRIGGS, B. Bruce, *À l'assaut du futur* (traduction française), Éditions Robert Laffont, Paris, 1973, 316p.

Ce livre sur la prospective des années 1970 et 1980 est très décevant et frustrant. J'aimerais tout particulièrement attirer l'at-